

LOUIS-PHILIPPE

DALEMBERT



AVANT QUE

LES OMBRES

S'EFFACENT

**PRIX FRANCE BLEU
PAGE DES LIBRAIRES 2017**

**LAURÉAT 2017
DU PRIX ORANGE DU LIVRE**

Le roman élu par des libraires, des écrivains et des lecteurs.

SABINE • WESPIESER  **ÉDITEUR**

AVANT QUE LES OMBRES S'EFFACENT

DU MÊME AUTEUR

ROMANS

LE CRAYON DU BON DIEU N'A PAS DE GOMME

Stock, 1996 (« Motifs », n° 217).

L'AUTRE FACE DE LA MER

Stock, 1998 (« Motifs », n° 225).

L'ÎLE DU BOUT DES RÊVES

Bibliophane Édition, 2003 (« Motifs », n° 295).

RUE DU FAUBOURG SAINT-DENIS

éditions du Rocher, 2005.

LES DIEUX VOYAGENT LA NUIT

éditions du Rocher, 2006.

NOIRES BLESSURES

Mercure de France, 2011 (Ami-Livre, 2012).

BALLADE D'UN AMOUR INACHEVÉ

Mercure de France, 2013 (C3 éditions, 2014).

En langue créole

EPI OUN JOU KONSA, TÈT PASTÈ BAB PATI

éditions des Presses nationales, 2008.

VODOU! UN TAMBOUR POUR LES ANGES

(avec David Damoison [photos] et Laënnec Hurbon [préface]), récit, Autrement, 2003.

NOUVELLES

LE SONGE D'UNE PHOTO D'ENFANCE

Le Serpent à Plumes, 1993 (« Motifs », n° 240).

HISTOIRES D'AMOUR IMPOSSIBLES... OU PRESQUE

éditions du Rocher, 2007.

LES BAS-FONDS DE LA MÉMOIRE

Port-au-Prince, 2012.

ESSAIS

LE ROMAN DE CUBA

document, éditions du Rocher, 2009.

HAÏTI, UNE TRAVERSÉE LITTÉRAIRE

(avec Lyonel Trouillot), Philippe Rey/Culturesfrance, 2010.

LOUIS-PHILIPPE DALEMBERT

AVANT
QUE LES OMBRES
S'EFFACENT

roman



SABINE WESPIESER ÉDITEUR
13, RUE SÉGUIER, PARIS VI
2017

Avertissement

Ceci est une œuvre de fiction. Les situations décrites dans ce livre sont purement imaginaires, bien que l'auteur se soit appuyé en partie sur des personnes ayant existé et des événements ayant eu lieu.

© Sabine Wespieser éditeur, 2017
pour la langue française

*À la mémoire d'Arnold Israël, qui fut à sa façon un père de substitution,
gardien tuteur de mon enfance caraïbe.*

*Aux centaines de familles juives qui ont trouvé refuge en Haïti
avant et pendant la Seconde Guerre mondiale.*

Aux réfugiés d'hier et d'aujourd'hui.

« Avant que fraîchisse le jour, que s'effacent les ombres... »

Cantique des cantiques, II, 17

« Je ne me sens aucunement gêné de dire qu'il y a une part juive en moi. »

MAHMOUD DARWICH

« ... I have only good things to say about Haiti and the Haitian people.

They are very nice to us and understanding.

There is no antisemitism. [...] Haiti became a second homeland for us. »

OTTO SALZMANN

PROLOGUE

LE VENDREDI 12 DÉCEMBRE 1941, par une paisible matinée caraïbe où le soleil, à cette époque de l'année, caresse la peau plutôt que de la mordre, la république indépendante, libre et démocratique d'Haïti déclara les hostilités au III^e Reich et au Royaume d'Italie. L'annonce prit de court les citoyens, qui, tournés vers les festivités de Noël, avaient déjà oublié que, quatre jours plus tôt, incapable d'avaler l'anaconda de Pearl Harbor, leur bout d'île avait fait une virile entrée en guerre contre l'Empire nippon. L'information avait déboulé à la vitesse d'un cyclone force 5 sur la planète ; des centaines de millions de sceptiques avaient eu du mal à en croire, qui leurs yeux, qui leurs oreilles, selon qu'ils l'avaient lue dans les gazettes ou captée sur leur poste TSF. Les têtes couronnées du Japon et leurs fidèles sujets n'en étaient toujours pas revenus.

Il s'agissait cette fois de faire gober sa suffisance à Herr Hitler et, au passage, de voler au secours des malheureux Israélites. Premier pays de l'Histoire contemporaine à avoir aboli les armes à la main l'esclavage sur son sol, le tout jeune État avait décidé lors, pour en finir une bonne fois avec la notion ridicule de race, que les êtres humains étaient tous des nègres, foutre ! Article gravé à la baïonnette au numéro 14 de la Constitution. Aussi existe-t-il dans

le vocabulaire des natifs de l'île des nègres noirs, des nègres blancs, des nègres bleus, des nègres cannelle, des nègres rouges, sous la peau ou tout court, des nègres jaunes, des nègres chinois aux yeux *déchirés*... Dans la foulée, ces nègres polychromes avaient décrété que tout individu persécuté à cause de son ethnie ou de sa foi peut trouver refuge sur le territoire sacré de la nation. Et il devient *ipso facto* citoyen haïtien, c'est-à-dire placé sous la protection des esprits vaudou. Une promesse que les générations successives prendraient très au sérieux.

Depuis les lois raciales de Nuremberg et l'infâme Nuit sans nom, les fiers Caribéens rêvaient ainsi d'en découdre avec ce guignol gesticulant de Herr Hitler. On n'allait pas rester les bras croisés, laisser ces bouffeurs de porc cru nazis génocider les Juifs, sans compter que ça nous permettrait d'étendre davantage notre influence dans le monde. Déjà, en 1939, le pays avait adopté un décret-loi afin d'octroyer la naturalisation immédiate – sans *grate tèt*, avait exigé le peuple souverain – à tous les Juifs qui le souhaitaient. Visiblement, ça n'avait pas suffi, il fallait passer la vitesse supérieure si on voulait apporter notre aide à ces pauvres Israélites. Mandater auprès d'eux les *mystères* du vaudou ? Pas sûr que leur *ménorah*, leur *mézouza*, leurs cordons *tsitsit* auraient trouvé grâce aux yeux de nos saints. Et puis, les *lwa* et l'eau, ça n'a jamais fait bon ménage. Depuis la traversée forcée à fond de cale de l'immense océan Atlantique, ils ont une horreur crasse de l'élément liquide. Même Agwe et La Sirène censés y vivre s'aventurent rarement à plus de trois mètres des côtes. D'ailleurs, pour ne pas avoir à aller chercher des partenaires de bagatelle en Afrique, les *lwa* avaient préféré fricoter avec les dieux chrétiens et amérindiens. Il ne faut

donc pas leur parler de pureté de la race, d'authenticité identitaire et toutes ces conneries. Nous sommes tous des bâtards, point !

Ce vendredi-là, dans son adresse solennelle à la nation, le président frais élu Antoine Louis Léocardie Élie Lescot, commandant en chef des forces terrestres, navales et aériennes d'Haïti, informa ses chers compatriotes que, dès le lendemain, « nos bombardiers sillonner[aient] le ciel bleu de Berlin ». Le discours fit l'effet d'une bombe. Aux yeux du peuple qui s'y connaissait, ce n'était pas du caca de coq gaulois, l'Allemagne. C'était le symbole de puissance absolue. Tenez, les maringouins de la ville des Gonaïves, les moustiques les plus costauds de toute l'Amérique, qu'aucune aspersion massive d'insecticides n'a jamais su éradiquer, si vrombissants qu'on dirait des hélicoptères de combat, furent introduits dans le pays au ^{xix}^e siècle à bord des navires marchands teutons. Et voilà que le petit père Lescot nous mettait en situation de devoir les batailler.

Loin de s'enorgueillir, le peuple ingrat pointa du doigt la folie des grandeurs du président, qui avait fait sa proclamation à la première personne : « Je déclare la guerre à l'Allemagne et à l'Italie. » Comme s'il allait affronter seul, flanqué d'une armada de zombis invisibles, les hordes nazies. La population ne manqua pas non plus de souligner ses lacunes en matière de géographie, qui, le premier sous-caporal venu le sait, sert d'abord à faire la guerre. Comment imaginer un instant le ciel de Berlin bleu en plein mois de décembre ? Il n'a jamais mis les pieds hors de son île, celui-là ? Et puis, par quel miracle les quatre coucous venus de la Grande Guerre, l'essentiel de la flotte aérienne du pays, qui peinaient à enjamber la rivière Massacre pour venger le génocide de

nos frères en foutant une roustie aux Dominicains, parviendraient-ils jusqu'en *Bochland* pour aller dégommer Herr Hitler de son bunker ?

Pour les plus avertis, c'était juste une question de logistique. On aurait été un chouïa mieux armé, il aurait vu ce qu'il aurait vu, ce pingre – *nazi* en créole haïtien signifiant aussi « grippe-sou ». On lui aurait fait bouffer sa moustache ridicule à Charlie Chaplin, dit un homme qui avait vu *Le Dictateur* la veille. On lui aurait tellement latté le cul que même sa mère n'aurait pu le distinguer d'un babouin. Mieux, on l'aurait fait filer droit, marcher SS, ajouta l'homme sous les ovations de l'auditoire, qui s'empressa d'intégrer l'expression dans sa langue... Depuis que leurs ancêtres avaient mis une branlée aux vétérans de l'invincible armada de Napoléon, les Haïtiens s'imaginaient terrasser les plus puissants de la planète, comme on écraserait un chétif insecte, d'un talon indifférent. Dans leur esprit, un Autrichien à la gestuelle de bouffon ou un nabot corse dressé sur ses ergots, c'était blanc bicolore, bicolore blanc.

L'espace du week-end, où les préparatifs des fêtes de fin d'année laissèrent la place à des chicanes virulentes aux quatre coins de l'île, la population ne fit aucune allusion au Japon. Il n'y avait pas de quoi fouetter un chat nippon. Des empereurs et des rois, ces excréments de la Terre, on en avait connu, et on les avait déchouqués chaque fois que cela s'était avéré nécessaire. Quant aux Spaghetti, leur Duce peinait à trouver le sommeil depuis la déclaration du 12 décembre, tant il craignait des Haïtiens la légendaire vaillance... Voilà comment, entre esbroufe et galéjades, s'écoula le week-end de l'entrée en guerre de la première

république égalitaire d'Amérique afin d'extirper les infortunés Juifs de la mélasse nazie.

Le docteur Ruben Schwarzberg avait été parmi les rares à apprécier la valeur symbolique de l'allocution du nouvel homme fort de l'île, là où les natifs étaient prêts à parier que le petit père Lescot aurait décampé comme un rat de latrine à la vue, même en photo, d'un seul poil de la moustache d'Hitler. Échoué voilà deux ans à Port-au-Prince, dans des circonstances à la fois singulières et tragiques, il avait encore tout à apprendre de ce bout de terre montagnieuse que, avant d'y mettre les pieds à l'âge adulte, le hasard avait déposé près de son berceau sous la forme d'un livre au titre prémonitoire : *De l'égalité des races humaines*, écrit par le médecin et intellectuel haïtien Anténor Firmin.

BERLIN

« La conception d'une classification hiérarchique des races humaines, qui est une des créations doctrinales des temps modernes [...], sera sans doute, un jour, la plus grande preuve de l'imperfection de l'esprit humain. »

ANTÉNOR FIRMIN
De l'égalité des races humaines

« Mais Abimélec le força de fuir, et le poursuivit, en lui tuant beaucoup de monde, jusqu'à la porte de la ville. »

Juges, IX, 40

Le prénom

LE XX^e SIÈCLE avait treize ans quand le futur D^r Schwarzberg, benjamin d'une fratrie de deux enfants, naquit à Łódź, ville polonaise sous administration russe, érigée sur les bords de la Lodka, où l'expansion de l'industrie textile avait attiré des flots d'immigrés venus d'Europe centrale, et aussi d'Allemagne. La lignée des Schwarzberg dérivait de cette vague arrivée au siècle précédent, dont les origines allemandes s'étaient diluées dans des alliances contractées au fil des générations au point d'enfanter, dans certaines familles, des nationalistes hostiles à toute hégémonie étrangère. Toutefois, en dehors des traditionnelles tensions patrons/ouvriers, la cohabitation entre débarqués de la dernière heure, souchés de longue date ou depuis toujours se déroulait sans conflit majeur ; loin en tout cas de ce qui se passait dans d'autres villes du pays. À la naissance de Ruben, rue Poludniowa, à portée de voix de la petite synagogue Reicher, la communauté dont faisaient partie les Schwarzberg représentait près d'un tiers de la population de la ville.

Son prénom, il le dut à la force de persuasion et à l'esprit d'à-propos de son aînée Salomé, qui, dès le début visible

de la grossesse, allait montrer un intérêt grandissant pour l'arrivée d'un nouveau membre dans la famille. On se tromperait toutefois à y voir de l'instinct maternel prématuré ou une espièglerie d'enfant à propos de l'origine du monde – à son âge, elle savait que les mioches naissaient de la rencontre dégoûtante d'un zizi et d'une zézette. Cette curiosité sans faille relevait plutôt du sens bien arrêté de ses privilèges. Très vite, la future aînée de Ruben avait commencé à cogiter, en priant fort pour que ce ne soit pas une gonzesse, toute disposée à lui voler la vedette auprès de son père et de l'oncle Joshua. Sans compter que les filles étaient des chotchottes qui chialaient pour un oui pour un non. À moins de venir la soustraire du premier rang des sautes d'humeur maternelles, elle voyait plus d'inconvénients que d'avantages à cette présence nouvelle dans la maison, pour ne pas dire au monde. Il y avait déjà tellement de bouches à nourrir sur terre ! Faisant contre mauvaise fortune bon cœur, elle se mit néanmoins en tête de lui trouver un prénom. Pour la passionnée d'onomastique qu'elle était, le prénom déterminait le destin des individus. Au cas où le nouveau-né serait un garçon, comme elle le souhaitait (c'était un moindre mal par rapport à une fille), elle avait d'abord pensé à Shmuel, puis Badash, « savant » en polonais. Réflexion faite, elle avait jugé trop revêche la sonorité de l'un et l'autre prénoms tout en restant convaincue, du haut de ses sept printemps, qu'après trois générations de fourreurs la lignée avait assez tanné la peau des animaux.

L'idée lui vint alors de chercher du côté de la langue française, où elle était persuadée de trouver la perle rare. Une langue si fournie en merveilles ne pouvait pas la décevoir. C'est ainsi que *De l'égalité des races humaines*, dans lequel elle

avait pioché les premiers rudiments de français, allait faire irruption dans la vie du futur D^r Schwarzberg. Sans le vouloir, sa mère Judith l'y avait encouragée, qui n'avait de cesse de se vanter de pouvoir soutenir une conversation correcte dans la langue de Zola.

Du plus loin qu'elle se souvienne, Judith avait toujours considéré sa ville natale comme une manière de *soukka* géante à ciel ouvert, un lieu où elle ne se voyait pas traîner sa carcasse quand celle-ci serait bien vieille, au soir à la chandelle ou que, fantôme sans os, elle prendrait son repos, récitait-elle. Loin d'être du désamour, il s'agissait en fait d'une antique insécurité, ce sentiment de ne se sentir nulle part chez soi, qui avait traversé plusieurs générations de Juifs pour venir échouer dans son corps de femme. Le vœu « L'an prochain à Jérusalem », formulé à chaque clôture de Pessa'h, avait contribué à la renforcer. Comme s'il fallait à tout prix, à un moment ou un autre, poursuivre la vieille errance ancestrale, pareil à des nomades happés par l'appel de l'horizon. Pour la pieuse femme qu'elle se voulait être, il était hors de question de faire mentir la malédiction de Celui qu'on ne nomme pas. D'où sa volonté, très tôt, d'apprendre une langue étrangère afin que, en attendant de faire son *alya* – n'en déplaise à son mécréant de mari –, elle puisse s'établir sans difficulté ailleurs. Elle avait jeté ainsi son dévolu sur Paris et le français, qu'elle s'appliqua à étudier dans les romans de Stendhal et de Flaubert. Depuis, tout en vaquant à ses occupations, elle déclamait « la plus belle langue du monde », écorchait les mots avec emphase, et avec la certitude d'être passée à côté d'une grande carrière de tragédienne pour épouser cet âne bâti de Néhémiah, rétif à toute

élévation de l'esprit. Elle avait le sentiment, inexplicable du reste, car elle n'y avait aucune attache particulière, que la famille serait à l'abri sur les bords de la Seine. Paris était la ville natale de Zola, l'auteur de *J'accuse*. La capitale du pays où les membres de la communauté jouissaient, depuis 1791, de l'égalité des droits avec les autochtones. Un Juif ne pouvait qu'y être heureux. « *Azoy gluckor wi a yid in Paris.* » Tonnerre de Brest !

Aussi la visite de son jeune frère Joshua dans la Ville lumière n'avait-elle rien eu du voyage d'agrément. En plus de trouver des clients ou des partenaires d'affaires dans le quartier du Sentier, Joshua avait pour mission d'y nouer des contacts utiles afin de s'en servir, le moment venu, comme base de repli pour la tribu. C'est donc à Paris, sur les quais de Seine et les étals d'un bouquiniste à la fois ronchon et séducteur, que le jeune homme avait trouvé l'ouvrage de l'Haïtien et l'avait rapporté à la maison. Le titre l'avait intrigué, puis touché quand il découvrit dans la préface une réponse à l'*Essai sur l'inégalité des races humaines* du comte Joseph Arthur de Gobineau. Il n'eut pas trop de peine à déchiffrer l'essentiel des propos de l'auteur, grâce à son français plus dégourdi que celui de sa sœur, dont il avait hérité, à l'en croire, de l'épouse du consul de France à Lödz, une maîtresse hors pair, pas seulement pour l'enseignement de la langue.

Voilà comment, selon la chronique familiale, le livre avait fini par atterrir dans les mains de Salomé, qui y apprit ses premières notions de français avec, une fois n'est pas coutume, la complicité de sa mère. Et comme tonton Joshua n'était pas avare de cadeaux ni de flatteries à son endroit – princesse par-ci, prunelle de mes yeux par-là –, compliments

d'autant plus sincères que ce célibataire endurci et jouisseur n'avait pas de descendance connue, elle savait le payer en retour : en demandant au conteur impénitent de lui raconter pour la énième fois les lumières de Paris, ou en s'intéressant à l'ouvrage qu'elle le voyait lire avec tant d'attention. Toutes les occasions étaient bonnes pour faire étalage de ses progrès afin de s'attirer les faveurs de son oncle, que Judith accusait de gâter sa fille et de la rendre encore plus peste.

La bataille finale pour le prénom eut lieu le jour de la naissance du D^r Schwarzberg. Sa venue au monde fut l'œuvre d'une matrone replète et peu amène, qui avait pris soin de placer la naissance sous la protection du *Livre des livres*, et du psaume 122 qu'elle avait déposé sur la table de chevet accolée au lit de la parturiente en toute discrétion, afin d'éviter les engueulades du père de famille, pour qui un accouchement tenait d'un savoir-faire et non du miracle. Cet agnostique convaincu en avait déjà marre que sa femme l'ait forcé à fixer de ses propres mains – aux yeux de celle-ci, c'était un travail d'homme – une *mérouza* sur le linteau de chaque porte. En plus de toute une série de contraintes dont il se serait bien passé, elle avait imposé au sein du couple, et sans lui demander son avis, les dures lois de la *nidda*, qui le laissaient des jours entiers avec une gaule pas possible, quand le brave Néhémieh, en pleine santé physique, rêvait de régime conjugal autrement plus généreux.

Une fois la bassine d'eau chaude et les serviettes blanches prêtes, ses mains désinfectées dans un bain de savon de Marseille et d'alcool à 90°, la sage-femme s'apprêtait à déclencher le travail quand elle s'aperçut de la présence de Salomé, tapie dans un coin de la chambre conjugale où se

déroulait l'accouchement. Elle n'avait pas hésité un instant, et l'avait virée comme une malpropre. « C'est pas la place d'un enfant. Allez, ouste », fit-elle en claquant la porte au nez de Salomé. C'était mal connaître celle qui deviendrait, avec le temps, la « Petite mère » de Ruben. Elle feignit de s'éloigner avant de revenir s'asseoir dans l'angle mort du couloir en L, les bras enlaçant ses jambes ramenées sous le menton, l'oreille attentive à ce qui se passait de l'autre côté de la paroi. Dans le va-et-vient inquiet des adultes : les grands-parents maternels, tante Ruth, son père – tonton Joshua devait être en voyage d'affaires –, plus personne ne fit attention à elle. La délivrance allait durer la nuit entière, sans venir à bout pour autant de sa curiosité et de sa fatigue. Malgré un positionnement pour le moins inconfortable et les somnolences fréquentes, le dos appuyé contre le mur, la tête courbée tantôt sur la poitrine, tantôt sur une épaule.

Comme pour justifier le temps long de son arrivée, le bébé s'était présenté au petit matin les pieds les premiers, lourd de quatre kilos et demi, témoignage gluant et gigotant du penchant de la mère à faire bonne chère. Les efforts pour s'extirper de l'enveloppe placentaire ne l'avaient pas empêché de débarquer le sourire aux lèvres, tout heureux de sa venue au monde. Indifférent à l'automne au-dehors, à ses pluies lentes et continues. À la vue du garçon, rose et joufflu, l'accoucheuse en sueur ne put s'empêcher d'essuyer quelques larmes d'émotion du revers de sa main potelée, comme si elle en avait été à sa première délivrance, alors que sa tignasse gris cendre, les pattes d'oie abondantes aux commissures de ses lèvres et son sang-froid dans la conduite du travail dénotaient une expérience certaine.

En dépit de ses réserves initiales, Salomé, elle aussi, fut émue aux larmes à la vue de cette boule de chair toute chiffonnée, au point d'oublier la fatigue de la nuit sans sommeil véritable. Elle resta émerveillée devant les grands yeux d'opale qui semblaient la fixer avec étonnement quand elle l'accueillit dans ses bras, sous l'œil sévère de la matrone. Elle trouva la bouille toute ronde de son cadet, auréolée de deux oreilles à demi décollées qui, enfant, le feraient ressembler à Kafka, aussi féérique qu'un rubis. De rubis, un mot français trouvé dans *De l'égalité des races humaines* et dont elle adorait la consonance, à Ruben, le rapprochement fut vite fait. « Ruben ! Il s'appellera Ruben », jubila-t-elle. Incapable de refuser quoi que ce soit à sa fille, Néhémiah abonda dans son sens et envoya à la trappe les Simon, David, Moshe et autres Shlomo, envisagés dans l'intimité de leur lit avec sa femme. Judith résista la journée entière – si les enfants se mettaient maintenant à décider des prénoms de la fratrie –, avant de capituler sous la pression conjugquée des autres membres de la tribu. À cause aussi du fait – mais ça, elle ne l'avoua jamais – que le prénom avait un lien avec la Torah : c'était celui du premier fils de Léa et de Jacob, le patriarche de l'une des douze tribus d'Israël.

Voilà comment Ruben hérita de son prénom et apprendrait à son tour à lire, sous la férule de sa sœur, dans le livre d'Anténor Firmin. À quatre ans, il était capable de situer Haïti sur la carte du monde reproduite dans la grande encyclopédie dorée sur tranche qui trônait tel un trophée sur les rayons de la bibliothèque familiale, de face et à demi ouverte afin de tenir debout. À portée des bras de son aînée et de sa vocation précoce d'institutrice. On y devinait le

relief bosselé, les contours qui suggéraient la gueule ouverte d'un caïman engloutissant, en une seule bouchée, l'île de la Gonâve. Salomé n'était jamais à court d'imagination quand il s'agissait d'évoquer l'excroissance nord-ouest du pays : l'île de la Tortue. Elle en faisait surgir des pirates borgnes et unijambistes, à l'haleine de mammouth, qui parlaient tour à tour polonais, yiddish et français. Pour le plus grand bonheur de son petit frère. Elle fut la première à lui apprendre que des Polonais, « comme nous », avaient aidé le pays d'origine de l'auteur à devenir indépendant. Le petit Ruben eut beaucoup de difficulté à comprendre le concept. « C'est simple, dit son aînée – oncle Joshua le lui avait expliqué –, c'est quand tu ne dépends de personne d'autre que de toi-même. Par exemple, quand nous serons grands, nous serons indépendants. »

Des années plus tard, le vieux docteur ne se rappellerait pas que l'idée de ne plus dépendre un jour de ses parents lui avait enlevé le sommeil toute une semaine. Pas plus que de sa ville natale, de la maison où il vit le jour et où il vécut les cinq premières années de sa vie, il ne se souviendrait de rien. Ou presque. Hormis les rumeurs incessantes du parquet crissant sous les pas des huit membres de la tribu familiale. Hormis aussi le plafond si haut qu'il faisait chavirer le regard, à trop pencher la tête en arrière pour le regarder. Pour éviter le tournis, il se retrouvait souvent allongé sur le dos, les yeux perdus dans la contemplation de ces hauteurs plantées, au salon, d'un lustre à sept branches, inaccessibles à l'époque. Peut-être le vertige ressenti provenait-il de la profondeur de son imagination et de ses rêves d'enfant. Peut-être que le premier adulte de taille moyenne venu aurait pu le toucher en allongeant la main. Il n'aurait su jurer de rien.

En revanche, ce dont il se souvenait pour sûr, c'était de l'odeur de la maison. Une odeur de peau âcre, tenace, venue de l'atelier du rez-de-chaussée où son père Néhémiah, fourreur de son état, travaillait du lever du soleil à la tombée de la nuit. La maison en était imprégnée en permanence ; et elle restait collée aux vêtements, au corps, aux murs même, malgré les longs bains et les artifices multiples de sa mère pour s'en débarrasser : porte hermétiquement close entre le rez-de-chaussée et le premier étage, fumigation d'encens, vaporisation de parfums de son cru, courant d'air en plein hiver... Rien n'y faisait. Longtemps, même ailleurs, il aurait l'impression tangible d'avoir l'odeur dans le nez. Celle-ci n'était, à la vérité, ni agréable ni désagréable. Elle était juste là, présente, forte, comme le prolongement naturel de la maison familiale et de sa ville de Łódź. À part cette odeur qui, aujourd'hui encore, revenait par moments, aussi vraie que l'origine de son prénom, et le mot yiddish *Bobe*, qu'il continuerait d'utiliser pour dire grand-mère, il ne se rappellerait plus rien. On eût dit qu'une force suprême s'était amusée à effacer de sa mémoire tout souvenir de là-bas. Et personne, pas même sa mère, n'aurait su déceler dans le bégaiement qui suivrait, alors que jusque-là il savait être une vraie pipelette, les traces de la vie d'avant. De la perte brutale de Łódź et de sa prime enfance.

Précisions de l'auteur et références

Pour les besoins de la fiction, l'auteur s'est permis quelques libertés historiques à chaque fois que cela a été nécessaire. Il n'est donc pas étonnant de trouver ça et là des anachronismes voulus dans le déroulement des faits. Un exemple parmi d'autres : l'Haïtien Jean-Marcel Nicolas a été interné à Buchenwald en 1944 et pas en 1939, comme indiqué dans le roman.

L'histoire de la nuit du 9 au 10 novembre 1938 et du rôle joué par le représentant d'Haïti, cette nuit-là à Berlin, a été rapportée à l'auteur par l'ex-ambassadeur d'Haïti en Allemagne, M. Alrich Nicolas.

L'histoire de Schlomo et Otto Salzmann, résumée dans le roman, est rapportée par ce dernier lui-même dans une courte nouvelle intitulée « From Austria to Haiti : A True Short Story ». Otto Salzmann n'a jamais voulu quitter Haïti, et sa famille est devenue une grande famille haïtienne (voir référence ci-dessous).

*

François Cartigny, « Nicolas Jean », http://www.memoresist.org/spip.php?page=oublionspas_detail&id=2655.

Nérin Gun, Les Secrets des archives américaines : Pétain, Laval et de Gaulle, Albin Michel, 1979.

« Haïti et Israël : un lien positif et continu », http://www.mjlf.org/index.php?option=com_content&view=article&id=365&Itemid=380.

Otto Salzmann, « From Austria to Haiti : A True Short Story ».

Nathalie Szerman, « Haiti : un pays fier de ses Juifs », 3 janvier 2016, <http://israelmagazine.co.il/communaute/haïti-pays-fier-juifs/>.

Frantz Voltaire, « Juifs et Haïtiens : Une bistoire oubliée » (exposition sur la relation entre Juifs et Haïtiens/XX^e siècle), Cidibca et Images interculturelles, Montréal, 2010.

Yerouchalmi, « Haïti, les Juifs et Israël », 17 janvier 2010, http://www.desinfos.com/spip.php?page=article&id_article=16680.

Remerciements

Je tiens à remercier pour les bourses de résidence les institutions qui m'ont permis de rédiger ce roman dans de bonnes conditions : l'Institut français de Brême, la Villa Waldberta en Allemagne et la Maison internationale de littérature de Bruxelles Passa Porta.

Je tiens aussi à remercier le Mémorial de la Shoah à Paris et le Centre international de documentation & d'information haïtienne, caribéenne & afro-canadienne (Cidibca) de Montréal, qui m'ont fourni des informations historiques utiles.

Merci également, pour leur disponibilité et leur générosité, à M^{me} Nadège Le Lan, ex-directrice de l'Institut français de Brême, M^{me} Adrienne Nizet, directrice adjointe de Passa Porta, MM. Alrich Nicolas, ancien ambassadeur d'Haïti à Berlin, Frantz Voltaire, directeur du Cidibca, Lionel Pierre-Louis et Jozef Kwaterko.

Des remerciements tout particuliers à mon éditrice Sabine Wespieser, qui a permis à ce livre de naître à la lumière.

TABLE DES MATIÈRES

| | |
|---|-----|
| <i>Prologue</i> | 11 |
| BERLIN | |
| <i>Le prénom</i> | 21 |
| <i>Exode 1</i> | 31 |
| <i>L'anniversaire</i> | 43 |
| <i>Le mariage</i> | 51 |
| <i>Exode 2</i> | 63 |
| <i>Printemps 1939</i> | 73 |
| <i>Johnny l'Américain</i> | 85 |
| <i>Berlin meine Liebe</i> | 99 |
| <i>L'errance</i> | 107 |
| RÉPIT | |
| <i>Port-au-Prince, janvier 2010</i> | 117 |
| PARIS | |
| <i>Bretagne-sur-Seine</i> | 127 |
| <i>La poétesse du XV^e</i> | 135 |
| <i>L'épouse du diplomate</i> | 145 |
| <i>Vos papiers, s'il vous plaît !</i> | 157 |
| <i>La colonie de banlieue</i> | 167 |
| <i>Salamalecs au Quai d'Orsay</i> | 175 |
| <i>Adieu Paris, adieu</i> | 185 |

RÉPIT

| | |
|---|-----|
| <i>Port-au-Prince, janvier 2010</i> | 199 |
|---|-----|

HAÏTI, HAÏTI

| | |
|--|-----|
| <i>Port-au-Prince, 1939</i> | 209 |
| <i>La proie</i> | 217 |
| <i>Les retrouvailles</i> | 223 |
| <i>Le petit peuple de Montagne Noire</i> | 231 |
| <i>Le baptême</i> | 241 |
| <i>Célibataire un peu endurci</i> | 251 |
| <i>La rencontre</i> | 259 |
| <i>Madan Sara</i> | 265 |
| <i>Everything Somebody, ou presque</i> | 273 |

| | |
|----------------|-----|
| ÉPILOGUE | 283 |
|----------------|-----|

| | |
|--|-----|
| Précisions de l'auteur et références | 289 |
|--|-----|

| | |
|---------------------|-----|
| Remerciements | 291 |
|---------------------|-----|

DU MÊME AUTEUR (*suite*)

POÉSIE

ET LE SOLEIL SE SOUVIENT (suivi de) *PAGES CENDRES ET PALMES D'AUBE*
L'Harmattan, 1989.

DU TEMPS ET D'AUTRES NOSTALGIES
in *Les Cahiers de la Villa Médicis*, n° 9.1, 1995.

CES ÎLES DE PLEIN SEL ET AUTRES POÈMES
Silex/Nouvelles du Sud, 2000.

DIECI POESIE (ERRANCE)
Quaderni di via Montereale, 2000.

POÈME POUR ACCOMPAGNER L'ABSENCE
Mémoire d'Encrier, 2005.

TRANSHUMANCES
Riveneuve éditions, 2010.

EN MARCHE SUR LA TERRE
Bruno Doucey, 2017.

ACHEVÉ D'IMPRIMER
EN JUILLET 2017
SUR LES PRESSES
DE
L'IMPRIMERIE F. PAILLART
À ABBEVILLE
POUR LE COMPTE
DE SABINE WESPIESER ÉDITEUR

IMPRIMÉ EN FRANCE
NUMÉRO D'ÉDITEUR : 154
ISBN : 978-2-84805-215-1
DÉPÔT LÉGAL : MARS 2017

AVANT QUE LES OMBRES S'EFFACENT. Dans le prologue de cette saga conduisant son protagoniste de la Pologne à Port-au-Prince, l'auteur rappelle le vote par l'État haïtien, en 1939, d'un décret-loi autorisant ses consulats à délivrer passeports et sauf-conduits à tous les Juifs qui en formuleraient la demande.

Avant son arrivée à Port-au-Prince à la faveur de ce décret, le docteur Ruben Schwarzberg fut de ceux dont le nazisme brisa la trajectoire. Devenu un médecin réputé et le patriarche de trois générations d'Haïtiens, il a tiré un trait sur son passé. Mais, quand Haïti est frappé par le séisme de janvier 2010 et que sa petite-cousine Deborah accourt d'Israël parmi les médecins du monde entier, il accepte de revenir sur son histoire.

Pendant toute une nuit, sous la véranda de sa maison dans les hauteurs de la capitale, le vieil homme déroule pour la jeune femme le récit des péripéties qui l'ont amené là. Au son lointain des tambours du vaudou, il raconte sa naissance à Łódź en 1913, son enfance et ses études à Berlin – où était désormais installé l'atelier de fourrure familial –, la nuit de pogrom du 9 novembre 1938 et l'intervention providentielle de l'ambassadeur d'Haïti. Son internement à Buchenwald ; son embarquement sur le *Saint Louis*, un navire affrété pour transporter vers Cuba un millier de demandeurs d'asile, mais refoulé vers l'Europe ; son séjour enchanteur dans le Paris de la fin des années trente, où il est recueilli par la poétesse haïtienne Ida Faubert, et, finalement, son départ vers sa nouvelle vie : le docteur Schwarzberg les relate sans pathos, avec le calme, la distance et le sens de la dérision qui lui permirent sans doute, dans la catastrophe, de saisir les mains tendues.

Avec cette fascinante évocation d'une destinée tragique dont le cours fut heureusement infléchi, Louis-Philippe Dalember rend un hommage tendre et plein d'humour à sa terre natale, où nombre de victimes de l'histoire trouvèrent une seconde patrie.

LOUIS-PHILIPPE DALEMBERT est né à Port-au-Prince et vit à Paris. Professeur invité dans des universités américaines et suisses, écrivain en résidence à Rome, Jérusalem ou Berlin, il publie depuis 1993 des romans, des essais, des nouvelles et de la poésie. Ses livres sont traduits dans de nombreux pays.

N° D'ÉDITEUR : 154
DÉPÔT LÉGAL : MARS 2017
ISBN : 978-2-84805-215-1
PRIX : 21 €

www.swediteur.com



9 782848 052151

SABINE • WESPIESER  **ÉDITEUR**



Cette édition numérique du livre
Avant que les ombres s'effacent de Louis-Philippe Dalembert
a été réalisée le 11 février 2020
pour Sabine Wespieser éditeur
à partir de l'édition papier du même ouvrage.

© *Sabine Wespieser éditeur, 2017, pour l'édition papier*
© *Sabine Wespieser éditeur, 2020, pour la présente édition numérique*

www.swediteur.com
ISBN : 9782848053561